Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

14 | 2007

L'héritage de Chrétien de Troyes

Le *Charlemagne* de Girart d'Amiens

Vers un empereur modèle

Daniel Métraux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/2679>

DOI : 10.4000/crm.2679

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2007

Pagination : 201-207

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Daniel Métraux, « Le *Charlemagne* de Girart d'Amiens », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 14 | 2007, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2679> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.2679>

Tous droits réservés

Le Charlemagne de Girart d'Amiens : vers un empereur modèle

L'Istoire le roy Charlemaine de Girart d'Amiens¹, l'une des dernières grandes compilations du tournant des XIII^e et XIV^e siècles, a, depuis plus d'un siècle, et malgré son volume (23.348 vers) fait couler relativement peu d'encre. Disons que, dans l'ensemble, alors que l'on ne pouvait totalement ignorer son existence, l'on eût – souvent ouvertement – préféré que Girart s'en tint aux deux autres poèmes dont il est l'auteur, *Méliacin*² et *Escanor*³. Et pourtant les jugements sans appel prononcés par les vieux maîtres que sont Gaston Paris et Léon Gautier au sujet du *Charlemagne* paraissent bien sévères aujourd'hui et, nous allons le voir, peut-être hâtifs.

L'on sait que, dans les trois poèmes de Girart d'Amiens, rien ne trahit une même main, et l'on a, à ce jour, pas encore trouvé d'autre point commun que leur longueur⁴ et leurs visées politiques. Sur le plan thématique, *Escanor* met en jeu des personnages issus de vieux contes celtiques, initialement popularisés par Chrétien de Troyes⁵, tandis que *Méliacin* présente une adaptation d'un des récits des *Mille et Une Nuits*, indirectement issu d'un très ancien conte indien. Ces deux poèmes en octosyllabes répondent à un objectif commun : la commande d'un personnage important, en l'occurrence Aliénor de Castille, reine d'Angleterre pour *Escanor*, et sans doute Gaucher de Châtillon⁶ pour *Méliacin*. Quant au *Charlemagne* – en alexandrins cette fois-ci – dédié lui aussi à un personnage de premier plan, ici Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, il s'attache à rappeler les hauts faits des Francs afin de les juxtaposer aux aspirations du donneur d'ordre.

¹Daniel Métraux (éd.), *Girart d'Amiens, L'Istoire le roy Charlemaine*, 3 vol. (The Edwin Mellen Press, Lewiston, NY, 2003). Toute citation ici vient de cette édition, mais il existe aussi quelques fragments publiés dans des thèses de Greifswald, à savoir : Paul Riebe, *Über die verschiedenen Fassungen der Mainetsage* (Greifswald, Buchdruckerei Hans Adler, 1906) ; Hans Dammann, *Über das verlorene Epos Enfances Roland, nebst Textabdruck des Rollandin-Episode aus dem Charlemagne des Girart d'Amiens* (Greifswald, Puff & Pranzig, 1907) ; Willi Granzow, *Die Ogier-Episode des Girart d'Amiens, nebst vollständigem Namenverzeichnis der gesamten Dichtung* (Greifswald, Buchdruckerei Hans Adler, 1908).

²Antoinette Saly (éd.), *Girart d'Amiens, Méliacin, édition accompagnée d'une étude historique et littéraire*, 3 vols, (Lille, Atelier de Reproduction de Thèses, 1977).

³Trachsler, Richard (éd.), *Girart d'Amiens, Escanor : roman arthurien en vers de la fin du XIII^e siècle*, 2 vols, (Genève, Librairie Droz, 1994).

⁴Signalons que Girart d'Amiens a, entre ses trois poèmes, composé un total de près de 70.000 vers (*Escanor* env. 26.000 ; *Méliacin* env. 21.000 et le *Charlemagne* env. 23.000), ce qui fait de lui l'auteur attesté le plus prolifique de toute la littérature en ancien français.

⁵Robert Frederick Pryce, *A Study of Girart d'Amiens « Escanor »* (Ann Arbor, Dissertation-Abstracts-International, 32, 1525A [Case Western Reserve University], 1971), p. 15.

⁶*Histoire littéraire de la France*, vol. 31 (Paris, 1898), et Antoinette Saly, « Les destinataires du roman de Méliacin », *Travaux de Linguistique et de Littérature*, 23, 2 (1981), p. 7-16.

Mais un autre parallèle se fait jour ici : l'appréciation du fonds historique vérifiable qui se dessine derrière la pseudo-chanson de Girart. On y trouve une assise réaliste, notamment en matière d'histoire et d'économie, qui non seulement s'accommode fort bien de la légende épique, mais qui, d'une certaine manière, la rehausse. L'historicité, dans le poème, est aisément contrôlable lorsque les données sont chiffrées ; d'autres situations, en revanche, sont plus énigmatiques. Regardons, pour commencer, les vers suivants :

Et sachiez, quant la mort prist Challe a consommer,
 .lx. et .xii. anz ot sanz riens plus ajoüster,
 dont .xlvii. anz prist en France a regner;
 de Lombardie dont sire se fist clamer
 et que sus Desyier ot pris a conquerer,
 prist .xlvi. anz la terre a gouverner;
 l'empire .xliii. anz tint sanz plus demorer,
 pour ce que Diex ne volt que le cors plus durer
 peüst en cestui mont, n'entre genz conversser. (v. 23.220-23.228)

Tous les chiffres cités, on le voit, sont historiquement exacts : Charlemagne (742-814) avait 72 ans au moment de sa mort ; il a régné sur la France pendant 47 ans, sur la Lombardie 43 ans et sur l'empire 14 ans.

La même exactitude historique se retrouve dans le nombre des campagnes contre les Saxons (vingt) qui font l'objet de longues descriptions dans le second livre, expéditions qui se mettent d'ordinaire en marche au rythme des saisons, Charlemagne, on le sait, réunissant son aristocratie au « Champ de mai », c'est-à-dire au moment où l'herbe était devenue assez abondante pour nourrir les chevaux qui, sur le champ de bataille, avaient remplacé l'infanterie de la tradition des légions romaines. Retenons donc que le fonds historique de *L'Istoire le roy Charlemaine* (repris par Girart aux *Grandes Chroniques de France* et à la *Chronique* de Philippe Mouskés⁷) est inattaquable lorsque qu'il n'est pas influencé par la légende épique. En revanche, il faut se méfier des situations où surgit la chanson de geste, telle la situation relevée par Alain Corbellari⁸ où, en conflit avec l'Histoire, c'est à deux reprises que les armées de l'empereur passent les Pyrénées. Car on ne saurait passer sous silence la mort grandiose de Roland, même si les chroniques n'en soufflent mot.

Parmi les trois livres du *Charlemagne*, le premier se rapproche du *Mainet*, ce qui suggère que Girart s'est inspiré directement de la chanson de geste du XII^e siècle⁹. Son troisième livre relate la guerre d'Espagne avec, bien sûr, les événements

⁷Éd. Frédéric de Reiffenberg, *Chronique rimée* de Philippe Mouskés, Bruxelles, 1836-1838 et 1845). Ce texte et le *Charlemaine* de Girart sont les seules histoires poétiques intégrales de la vie de l'empereur qui nous restent du Moyen Âge.

⁸Voir, dans ce même dossier, l'article d'A. Corbellari, « Le *Charlemagne* de Girart d'Amiens et la tradition épique française ».

⁹Voir Paul Riebe, *op. cit.*, p. 27.

décrits dans *La Chanson de Roland*¹⁰ et dans la *Chronique du pseudo-Turpin*, suivis de la mort de l'empereur. Mais c'est le second livre qui attire le plus notre attention ici. Ce texte relate, dans l'ensemble, les guerres de Saxe, une succession de conflits qui, hormis *La Chanson des Saisnes*¹¹ et son probable texte source, ne semblent guère avoir captivé les poètes. Là, recouverts par un enduit d'interminables faits d'armes, se dissimulent d'admirables témoignages de la vision impériale, telle tout particulièrement la laisse CDLXXVI :

Moult mist li empereres penssee sanz faintise
de servir Dieu de cuer et d'amer sainte Yglise,
et que sa terre fust en si bon estat mise
que coustume n'i fust aleeve ne quise
dont a sa gent fust pis pour nule couvoitise.
Et si vout soustenir toute marcheandise
par quoi loiaument fust menee ne aqise :
de ceus ne vouloit il sousfrir en nule guise
que nus leur mesfesist, quel profit qu'il y gise ;
les gaaingnours de terre ne gent de cel service
ne consenti qu'il fussent ajorné a assise,
ne por serjanz robés ne sor els fait aprise,
car lor labors, ce dist, iert escu de franchise.
Des bons clers qu'il savoit nez et sanz cuvertise,
d'atraire devers li n'ot pas recreandise ;
ançois en peupla France, dont la sciense prise
i fu qui moult geta gent de mescreandise.
Mes li cronique tant de ses fais nous devise
qu'empereres esté n'ot de plus noble aprise,
ne qui en tout bien faire dotast mains coust ne mise. (v. 13.933-13.952)

Cette laisse se divise en quatre parties distinctes, suivies d'une conclusion :

– *Le service de Dieu* (v. 13.933-13.934) : L'empereur consacra tout ses soins à servir Dieu de tout son cœur, à aimer la Sainte Église...

– *Les échanges commerciaux* (v. 13.935-13.941) : ...et à faire en sorte que son territoire fût en telle position que nul impôt n'y soit perçu qui désavantageât son peuple. Il voulut soutenir tout commerce afin qu'il soit traité de manière loyale ; il voulut que rien ne nuise à ceux qui s'y consacrent.

– *Le développement agricole* (v. 13.942-13.945) : Quant aux cultivateurs, il ne consentit pas à ce qu'ils fussent assujettis à l'imposition eux non plus, ni que les juges ne les soumettent à l'instruction, car leur labeur sert de bouclier à la puissance.

– *L'essor intellectuel* (v. 13.946-13.949) : C'est sans répit qu'il attira des lettrés purs et sans vilenie dont il peupla la France, et dont le savoir libéra beaucoup de gens de l'ignorance.

¹⁰*La Chanson de Roland*, éd. Cesare Segre, nouvelle éd. revue et traduite par Madeleine Tyssens (Genève, Librairie Droz, 1989, 2 vol.).

¹¹Annette Brasseur (éd.), Jean Bodel, *La Chanson des Saisnes* (Genève, Librairie Droz, 1989).

– *Conclusion* (v. 13.950-13.952) : Et la *Chronique* nous relate toutes ses actions, assurant qu'il n'y eut jamais empereur jouissant d'une plus haute estime, ni qui n'hésitât à faire le bien quel qu'en fût le prix.

Alors qu'à peine deux siècles auparavant le Charlemagne de *La Chanson de Roland* ne se préoccupait guère que de pourfendre les Sarrasins au bénéfice de la patrie et de la foi, celui de Girart a indiscutablement gagné de l'ampleur, et l'observateur d'aujourd'hui ne manquera pas d'être impressionné par la justesse des perspectives économiques du grand empereur en matière d'échanges commerciaux et de politique agricole. Rappelons les faits historiques : son époque (fin VIII^e-début IX^e siècle) connut un bouleversement technologique remarquable – qui ne portera cependant des fruits qu'après l'an mille – prenant racine dans les ruines d'un empire romain qui s'était effrité en grande partie à cause de la fragilité de son système agricole, alors un système primitif à trois niveaux : production, gérance et distribution. La peste de la fin du second siècle et l'anarchie qui suivit immédiatement laissèrent, en l'absence de tout support alimentaire complexe, une civilisation, jadis invincible, à bout de souffle.

Quelles furent donc les innovations dans ce domaine vers cette fin du VIII^e siècle ? Dans les grandes lignes : une rotation ingénieuse des récoltes, soit assolement triennal avec division du champ en trois parties¹², ce qui permit une augmentation substantielle de la production, contribuant ainsi au développement de sources d'énergie (graines protéiques ; pois, lentilles) dont bénéficièrent les masses, et surtout de l'avoine afin d'exploiter pour la première fois en Europe cette nouvelle ressource énergétique qu'est le cheval de trait, que l'on dote à cette époque d'un collier qui, ne l'étranglant pas, permet de multiplier son rendement.

L'impact de la taxation sur la prospérité d'une société est, de nos jours, bien documenté : tout comme une augmentation des exportations (ou une diminution des importations), la suppression ou une réduction du taux d'imposition se traduit invariablement par une augmentation des disponibilités en circulation, ce qui va favoriser, pour le profit de tous, l'investissement et la consommation. Parallèlement, l'on sait que le bien-être collectif bénéficiera d'une augmentation des échanges commerciaux, qu'il s'agisse d'échanges au sein d'une communauté et surtout d'un commerce interrégional ou, mieux encore, international. Les témoignages portant sur le commerce au IX^e siècle proviennent de documents accordant aux seigneurs laïques et ecclésiastiques le droit de taxer les échanges locaux – un usage contre lequel Charlemagne s'éleva, comme le rappelle notre texte (v. 13.935-13.941)¹³ –, mais la rareté de ces témoignages, en regard de la masse documentaire provenant de cette époque, suggérerait qu'à la suite du blocage de la Méditerranée par les Sarrasins, l'empire carolingien était encore essentiellement agricole et que le commerce organisé n'en était qu'à ses premiers balbutiements¹⁴ : le règne de

¹²Jachère / ensemencement printannier / ensemencement automnal.

¹³Le nom de Charlemagne par ailleurs se trouve associé à une réclamation qu'il envoya en 796 à Offa, roi de Mercie (Angleterre), se plaignant de la mauvaise qualité de vêtements importés de cette région. Voir Sylvia L. Thrupp, « Medieval Industry 1000-1500 », *The Fontana Economic History of Europe*, p. 228.

¹⁴Voir Henri Pirenne, *Les Villes du Moyen Âge* (Troyes, Librairie du Trait d'Union, 1992), p. 42.

Charlemagne se distingua avant tout par sa culture littéraire, par le développement de l'État ecclésiastique et d'institutions étatiques plutôt que par le volume de ses échanges commerciaux. Autrement dit, il faut admettre avec Henri Pirenne que, d'un point de vue strictement économique, le cycle de Charlemagne fut en fin de compte un cycle régressif¹⁵. La difficulté ne résidait alors pas tant dans la circulation des produits à l'intérieur de l'empire¹⁶, mais bien dans la précarité des échanges internationaux. Et l'on notera que le Charlemagne historique fit promulguer des édits garantissant la libre circulation de personnes et de marchandises, ce qui fait de lui le précurseur d'une politique qu'appliquèrent peu après les empereurs de la Maison de Saxe et, plus tard, les rois de France avec le succès que l'on sait¹⁷. L'économie, sous Charlemagne, était donc encore une économie du type autarcique, et il faudra attendre, ainsi que mentionné plus haut, jusqu'à l'aube du nouveau millénaire, lorsque les circonstances le permirent, c'est-à-dire après les dernières invasions, pour la voir entrer résolument dans une phase d'expansion. On voit donc que, bien que n'ayant pas présidé personnellement à ce renouveau, le grand empereur fait ici, sous la plume de Girart, figure de précurseur : sa doctrine en matière de théorie économique était résolument avant-gardiste¹⁸ ; on sait aujourd'hui qu'elle était fondamentalement inattaquable.

Parallèlement à ce qui précède, les inventaires du IX^e siècle font état de la lourdeur des corvées affectant les serfs et les colons libres en paiement du loyer des tenures ou manses qui les nourrissaient¹⁹. Il s'agit ici, bien sûr, de l'imposition dont parle Girart aux vers 13.942-13.945, une imposition qui ne laissait pas suffisamment de ressources humaines disponibles pour entreprendre l'expansion agricole destinée à éloigner le spectre de la disette qui menaçait constamment l'empire. Tout comme pour les échanges commerciaux évoqués ci-dessus, il faudra attendre encore un bon siècle pour que cette expansion voie réellement le jour ; la fin des invasions contribua à une augmentation démographique, à un timide renouveau économique, à une recrudescence du défrichement, et à l'allègement des corvées, remplacées qu'elles furent par l'apparition d'une classe nouvelle : la main-d'œuvre salariée, dont l'essor allait stimuler l'économie. Le système de rémunération des services (passant de la classe la plus favorisée à la plus démunie) instaura un principe d'économie universellement reconnu de nos jours : la redistribution de la masse monétaire. Le labeur du salarié, on le sait maintenant, servait et sert de *bouclier à la puissance*, et le Charlemagne historique – et poétique – était indiscutablement en avance sur son

¹⁵*Op. cit.*, p. 40.

¹⁶Les échanges commerciaux, en Europe, rencontraient peu d'obstacles naturels, grâce une grande variété de ressources, et se trouvaient facilités par un réseau naturel de voies navigables (Rhin, Scheldt, Meuse, notamment).

¹⁷*Op. cit.*, p. 127.

¹⁸Une théorie connue de nos jours sous la désignation de « laissez-faire », signifiant l'action d'enjoindre le gouvernement à ne pas intervenir dans le fonctionnement des échanges commerciaux.

¹⁹Corvées qui, durant le labour, la moisson, le battage, la fenaison ou la vendange, pouvaient occuper jusqu'à la moitié de leur temps.

temps ; ses vues, à notre sens, donnent une fois encore raison à ceux qui l'ont considéré comme un précurseur en matière de développement économique²⁰.

Théoricien de génie, mais en avance d'un siècle sur son époque dans le domaine des échanges commerciaux et de la politique agricole, Charlemagne se trouvera en revanche directement impliqué dans le renouveau de la culture qui marqua son règne (voir les vers 13.946-13.949). Cet aspect de sa vie est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le développer. Contentons-nous donc, pour ne parler que des influences extérieures auxquelles Girart fait allusion, d'évoquer le rôle joué par les clercs étrangers. Tandis que ce serait certes une exagération que d'affirmer que Charlemagne peupla l'empire de lettrés immigrés, il est néanmoins exact que sa cour attira des maîtres anglo-saxons (Alcuin, Saint Boniface), italiens (Paul Diacre, Pierre de Pise, Paulin d'Aquilée) ou son chroniqueur et ami Eginhard, et que la France doit à ces lettrés une idéologie et des institutions qui ont survécu jusqu'à nos jours²¹.

Quel changement depuis le Charlemagne de *La Chanson de Roland* ! On le savait plein de beauté et de noblesse, sage, juge de caractère avisé, chrétien avant tout, sensible au bien-être des siens, mais il lui manquait la vision pragmatique à long terme que l'on trouve chez le Charlemagne de Girart, ce qui, de ce point de vue, marque un tournant dans l'image littéraire du grand empereur. C'est que, comme le dit A. Dain, « il existe un lien étroit entre les formes littéraires et les formes d'éditions »²². Ainsi, les manuscrits de la chanson de geste traditionnelle ne représentent guère, pour nous, qu'un témoignage de ce qui se contait, se chantait, dans le cercle du jongleur, c'est-à-dire la place publique, la taverne, le champ de foire ou le château. Jusqu'à un certain point, le rôle du jongleur était assimilable à celui qui est aujourd'hui dévolu à la télévision²³. Comment conserver l'attention du spectateur afin d'éviter que celui-ci ne changeât de chaîne ? Le résultat dans les deux cas est identique, et ainsi existe une forme d'expression qui veut que la simplicité, l'émotion et l'action prédominent sur l'effort de réflexion.

Si la forme littéraire de *La Chanson de Roland* appartient au type même de la diffusion orale, la complexité du *Charlemagne* – ainsi qu'elle apparaît dans les laisses étudiées, par exemple – suggère au contraire une forme littéraire destinée à une lecture privée ou personnelle, une lecture qui permet un retour en arrière lorsqu'il est nécessaire de revoir un passage difficile, d'approfondir une perspective. Certes, l'ancien matériel épique n'est pas oublié par Girart d'Amiens, mais on peut considérer jusqu'à un certain point que ces contrastes dans la diffusion relèvent de conditions externes à la littérarité du *Charlemagne*, et il est permis de penser que le caractère politique du texte, sa relation avec le bouillant²⁴ Charles de Valois, qui a

²⁰Même s'il s'agit d'une opinion que ne partage pas Henri Pirenne, *op. cit.*, p. 39.

²¹Alcuin, par exemple, joua, on le sait, un rôle déterminant dans la réforme scolaire carolingienne.

²²A. Dain, compte rendu de Jean Andrieu, *Le dialogue antique : structure et présentation* (Paris, 1954), dans *Revue des Études latines*, 31 (1953), p. 440.

²³Voir Florence Dupont, *Homère et Dallas. Introduction à une critique anthropologique* (Paris, Hachette, « coll. Les Essais du XX^e siècle », 1991).

²⁴Et brouillon...

commandé le poème, et avec son frère Philippe le Bel aient joué ici un rôle considérable.

Quant à l'appréciation même de l'événement épique, elle se trouve, elle aussi, foncièrement modifiée par sa méthode de diffusion : socialement parlant, il est admis que la déclamation publique atteignit toutes les couches de la population tandis que la lecture s'adressa exclusivement à ceux qui savaient lire ou qui pouvaient s'offrir le luxe d'un lecteur privé. Dans le cas qui nous occupe, si l'auditoire rétrécit, la stature de Charlemagne en revanche, elle, s'élargit ; des qualités de chef d'état, quelques traits de réalisme²⁵, et l'empereur apparaît maintenant comme un personnage vivant, réel, en phase avec les préoccupations de ses lecteurs. En plus de ses inaliénables valeurs épiques, le voici donc économiste de génie et intellectuel d'avant-garde dont les conceptions changeront bientôt le monde occidental. Ce n'est plus seulement un héros d'hier, un peu unidimensionnel, qui pleure Roland et qui sauve la chrétienté, c'est maintenant aussi le symbole et la promesse d'un avenir qui ne saurait qu'être brillant.

À cet égard, le personnage du héros carolingien trouve admirablement sa place dans les fumeux desseins d'un Charles de Valois sans cesse à la recherche d'une couronne quelconque, car, avec cinq siècles de recul, il évoquera à la fois un illustre passé suivi d'un avenir qui ne le sera pas moins ; et le « frere le roy » (v. 23.331), dans ses aspirations impériales, de se convaincre que c'est à lui qu'appartiendra, lorsqu'il sera choisi comme empereur, de ressusciter ce glorieux idéal...

Daniel Métraux
Université de Lausanne

²⁵Nous apprenons, par exemple (v. 20.611-20.616), que l'empereur consommait peu de pain et buvait peu de vin, mais qu'en revanche il mangeait volontiers un demi-mouton au dîner.